

## « Vienne la mort l'amitié de la terre »

Claude Lévesque

Number 7, Fall 2005

Yasuhi Inoué

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2330ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

### ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Lévesque, C. (2005). « Vienne la mort l'amitié de la terre ». *Contre-jour*, (7), 63–65.

# « Vienne la mort l'amitié de la terre »

---

Claude Lévesque

Le rapport à la mort, dans la poésie de Jacques Brault, n'a rien de morbide. La mort n'est pas un scandale, un accident de parcours, ce qui n'a aucun sens et ne devrait pas être ; elle n'est pas davantage un moment où l'on échappe à la terre, où le poids des jours cède la place à la légèreté de l'être et l'opacité à la lumière, où la verticalité triomphe enfin de l'horizontalité, le corps perdant sa matérialité et s'élevant vers les hauteurs, entraîné malgré lui dans une sorte de lévitation et de mouvement sublimant. « La mort dont on peut parler », écrit le poète, « est celle qui enlace la vie [...], non celle qui est au terme de la vie. La mort est la bien-aimée de la vie au fond, et inversement. » C'est peut-être cette double implication de la vie et de la mort que tente d'exprimer ce vers qui m'a retenu, en relisant cette œuvre, et qui sonne comme un souhait ou même une prière : « Vienne la mort l'amitié de la terre ». Entre la terre et l'homme, entre la vie et la mort, se développent une véritable complicité, une familiarité et même une amitié, au point de souhaiter rencontrer cette limite inéluctable et se mêler au limon, à cette « terre mienne ».

*Au bras des ombres* — et toute l'œuvre de Brault — ne cesse de célébrer ce mariage de l'ombre et de la lumière, de la limite et de l'illimité, du possible et de l'impossible. L'amitié de la terre, c'est, d'une part, la difficile acceptation, certes, du temps qui nous est compté, c'est le oui dit, tout de même, à la finitude, au cycle des jours et des nuits où, selon les mots du poète, « la vie s'épuise le temps s'achève ». C'est aussi, d'autre

part, la présence intime du monde des morts qui ne cesse de s'immiscer dans la vie des vivants, l'amitié que la terre porte à ce qui, en somme, est fait d'une même étoffe, issu d'une même origine, voué à une même fin, le vivant ne se relevant, chaque jour, que pour retomber, comme le soulignait Bataille déjà dans *L'anus solaire*, lui qui, dans *Le bleu du ciel*, décrivait les amants, enfin réunis, s'enlaçant et se mêlant à la terre meuble, au-dessus d'un cimetière illuminé.

On trouve donc, dans cette poésie, non pas une révolte contre le temps et la mort, mais une profonde empathie, une continuité affective entre le monde des morts et celui des vivants, une sorte d'appui que l'un donne à l'autre. Tout se passe comme si la vie, qui est transit, exil, élan vers l'ailleurs, retrouvait, en mourant, sa patrie originelle, une patrie qui, pourtant, n'a pas les traits exaltants d'un bonheur assuré sans faille et sans fin, mais plutôt ceux d'un abîme sans fond ou, si l'on veut, du néant.

*Me voici néant tu m'attendais  
depuis avant ma naissance oui  
je te reconnais à ta figure vide  
[...]  
le vent  
finit toujours par tomber on l'oublie*

Le néant — ce mot grave et lourd — n'a pas ici un sens négatif : il est maternel plutôt et enveloppant, on s'y fie et s'y confie, au point qu'en cet instant qui s'avère être le dernier, après étant « ce qui n'a pas d'après », on le prie et l'invoque pour qu'il nous accueille favorablement en son sein.

*néant ferme-moi les yeux je te prie  
et laisse-moi debout piquet de clôture  
ici où ne passe personne ni le temps  
et va sans crainte plus rien en ce monde  
n'a de sens hormis à mes pieds  
une touffe de fougère qui a besoin d'ombre  
la mienne pour vivre pourquoi pas*

Oui, pourquoi pas, car la vie ne trouve sa pleine mesure que face à la mort, au bras des ombres. Aussi, par-delà l'angoisse, la douleur, le froid qui envahit

et le cri muet, le poète n'hésite pas à parler d'une paix profonde, celle du cimetière sous la pierre tombale, là où le silence est la règle.

*C'est une pierre dans un champ  
il y a de la mousse sur la pierre  
[...]  
les avoines taquinent la mousse  
et la pierre dans son champ  
dort sans bouger on dirait  
on ne dit rien plus jamais  
on est si paisible sous la pierre*

Le poète, qui a cette expérience tragique de la limite, se voit désormais en clochard, sans feu ni lieu, il se sait déjà cendre, naufragé, « épave[s] à demi rongée[s] », la vie étant dès lors attende sans attente : « j'attends mon tour, j'attends ».

*ainsi mes cendres qui sait  
feront une lecture légère  
à quelque libellule l'été d'après*

Mais il y a d'autres cendres, moins paisibles que celles-là, des cendres qui provoquent l'horreur, la consternation et le mutisme. Comment parler encore après les étoiles jaunes et Auschwitz, sinon en poésie, où le poème est confronté à l'impossible.

*quel mutisme de mort soudain  
s'est mis à geindre si bas  
[...]*

*quelle horreur de recuit mais déjà  
ce qui se dit ici a trop de cris  
silence jusqu'à l'os cosse de cendre  
nous enveloppe disparaîs-nous  
dans mon jardin où je fouille  
la terre mienne cousine germaine  
la nuit des étoiles jaunes  
et ce poème*

*impossible*